Les chroniques de Véronique Decker “Enseigner dans la 93”

N’GWOUHOUNO

Bon, j’ai écrit comme ça, mais en vrai je ne me souviens pas exactement du prénom de l’enfant. C’était la rentrée en petite section, tous les petits pleuraient. Lui, il hurlait : sans doute n’avait il jamais quitté sa mère auparavant. Alors pour le calmer nous avions essayé de le bercer, de lui montrer les poupées, les peluches, des voitures, le bac à sable, des vélos, et surtout de prononcer ce prénom pas facile. Journée épuisante pour lui comme pour nous. Par la suite, chaque fois que j’ai travaillé en petite section, j’ai longuement préparé la rentrée, en permettant aux parents de visiter l’école l’année précédente, en leur permettant de rentrer dans la classe, de rester avec leur enfant, de ne le mettre qu’un petit peu au début, bref, en créant une transition, du lien, de la convivialité mais là, j’avais eu la classe le jour même de la rentrée, n’étant pas titulaire du poste. Le soir, j’aborde la maman, un grande dame africaine, à peau bien noire et je lui demande : « Excusez moi, madame, mais pouvez vous nous dire comment, dans votre langue, se prononce le prénom de votre enfant, il a beaucoup pleuré et nous ne sommes pas parvenues à le consoler, car nous ne savons pas comment l’appeler ». La mère me regarde avec dans les yeux un abîme d’étonnement et me répond dans un français inattendu avec la voix d’Arletty « Non, mais ça c’était pour faire plaisir à la grand mère, nous on l’appelle Rocky, Rocky, viens là ! ». Magie, les pleurs s’arrêtent, Rocky retrouve le giron maternel avec joie. Ne jamais juger à vue. Ici la plupart des français de souche ont l’air d’être immigrés. Mais ce sont parfois leurs grands parents qui sont venus, et il faut que le statut d’immigré s’arrête à un moment. Rocky a rejoint Johnny pour jouer aux voitures dès le lendemain. C’est qu’en banlieue les prénoms français sont plus facétieux qu’ailleurs, on peut en rire, à condition de ne pas se moquer.